

Les traductions islandaises du futur simple français

Introduction

Dans son ouvrage *Translation and Relevance, Cognition and Context*¹ E-A Gutt s'inspirant de la théorie de la pertinence de D. Sperber et D. Wilson définit la traduction comme un usage interprétatif du langage. Le terme « usage interprétatif » désigne l'usage d'un code (le langage) pour communiquer l'interprétation d'une représentation mentale (une phrase, une expression, une pensée) attribuée à une autre personne que le locuteur. L'exemple le plus classique d'usage interprétatif est le discours rapporté, direct ou indirect. Le parallèle entre traduction et discours rapporté est évident si on pense au fait que c'est le texte à traduire qui est interprété et que ce texte est attribué à une autre personne que le traducteur, en l'occurrence à l'auteur du texte originel. Une chose cependant distingue la traduction d'autres cas d'usages interprétatifs, c'est que le code choisi pour communiquer l'interprétation est différent de celui qui a servi à communiquer la représentation initiale. Cette définition de E.-A. Gutt permet de décrire de façon la plus générale possible comment fonctionne la traduction en tant que fonction cognitive. Elle est cependant intuitive et doit être confirmée par des recherches objectives qui font comprendre les mécanismes cognitifs en action durant l'exercice de la traduction. Une des questions que l'on doit se poser est de savoir comment le traducteur décide le degré de ressemblance entre la pensée de l'auteur et celle qu'il communiquera à son lecteur? Comment peut-il

¹ Ernst-August Gutt, *Translation and Relevance, Cognition and Context*, Manchester, London: St. Jerome Publishing, 1^{er} éd., 2000.

savoir ce qui sera pertinent dans le message originel pour le lecteur de la traduction ? L'analyse des traductions islandaises de formes verbales françaises au futur simple s'inscrit dans le cadre de cette question primordiale.

Le futur simple est une catégorie verbale commune à presque toutes les langues romanes de l'ouest. À l'origine il s'agissait d'une formation périphrastique composée de l'infinitif et du verbe *avoir* conjugué au présent. Avec l'évolution de l'accent tonique dans la langue proto-romane, ces deux éléments se regroupent pour ne plus former qu'un seul mot. Dans un troisième stade le second de ces éléments, le verbe *avoir*, est analysé comme la terminaison indiquant la personne. Le sens de la périphrase au départ était semblable à celui de la périphrase *devoir* + infinitif, c'est à dire la nécessité relative d'une action. Grammairiens et linguistes s'accordent à dire que le futur simple en français moderne indique à la fois la temporalité et la modalité d'une action. Voici deux exemples caractéristiques:

Plus temporel que modal: «Quel réveil douloureux, demain, et comme toute la journée je serai triste. (Jules Renard)».²

Plus modal que temporel: «Allons, en voilà assez. Vous quitterez cette femme. Tout à l'heure je vous en priais, maintenant je vous l'ordonne. (Al. Dumas fils)».³

Le futur simple n'ayant aucune correspondance directe en islandais, le traducteur doit choisir entre différents substituts qui, chacun à sa manière, transmettent certaines données sémantiques du verbe tout en sacrifiant d'autres. Donc le présent islandais, s'il est capable d'exprimer la postériorité d'une action ne peut communiquer d'autre valeur modale que celle de l'indicatif. La formation périphrastique *munu* + infinitif exprime une modalité différente de l'indicatif mais qui n'est pas forcément la même que celle du futur simple. Les formes verbales utilisées pour traduire le futur simple sont les suivantes: *munu* + infinitif, *verða* + infinitif, le présent (*nútið*), *skulu* + infinitif, *eiga eftir* + infinitif, le subj. passé, *eiga* + infinitif, *ætla* + infinitif

² cf. P. Imbs, *L'emploi des temps verbaux en français moderne. Essai de grammaire descriptive*, Paris: Klincksieck, 1968, p. 42.

³ cf. P. Imbs id. p. 50.

On peut dire que chaque forme dans chaque traduction reflète une caractéristique du verbe au futur simple que le traducteur a jugé plus pertinente que d'autres. La traduction d'une forme sans équivalence nécessite un effort de jugement de la part du traducteur. Identifier les critères qui influencent le traducteur dans son choix de l'unité de traduction est un moyen de comprendre la façon dont le traducteur interprète, cognitivement parlant, le texte original. La sélection qu'il applique aux unités sémantiques de la phrase est directement liée au degré de ressemblance qu'il a projeté pour sa traduction.

1. Objectif et fondement théorique de l'analyse

L'analyse tentera d'expliquer dans quel cas le traducteur choisit une forme modale et dans quels autres cas il choisit le présent ou une autre forme non-modale. Les formes modales attestées en tant que traductions du futur simple sont: *munu* + infinitif, *verða* + infinitif, *skulu* + infinitif, *eiga eftir* + infinitif, le subj. passé et *eiga* + infinitif. La notion de modalité à laquelle il est fait référence ici est celle de la sémantique formelle. Selon ce point de vue, la forme sémantique de toute phrase modale est composée de trois parties:

Une proposition p
 Un domaine D
 Un opérateur

Ainsi la phrase *selon les lois ce traître doit être emprisonné* est composée des parties suivantes:

$p = \textit{ce traître est emprisonné}$
 $D = \textit{les lois}$
 Opérateur = devoir = nécessité (= conséquence logique)

Sa forme propositionnelle sera lue de la manière suivante: Les lois ont comme conséquence logique p (*ce traître est emprisonné*).

Le domaine, appelé également le fond conversationnel, est une fonction f qui a comme argument une situation ou un monde déter-

miné et comme valeur un ensemble de propositions relié à ce monde. Cette fonction est le plus souvent «d'après ce qu'on sait». Donc la phrase *selon les lois ce traître doit être emprisonné* est vraie dans tous les mondes dans lesquels, d'après ce qu'on sait, il est une conséquence logique des lois que le traître en question est emprisonné. Il y a cependant d'autres fonctions possibles comme par exemple «d'après le cas échéant», ou encore «d'après l'évolution normale des choses».

Les deux opérateurs les plus courants sont la nécessité et la possibilité. A. Kratzer définit la simple nécessité de la manière suivante : «A proposition is a simple necessity in a world w with respect to the conversational background f if and only if, it follows from $f(w)$.»⁴ La même auteur définit aussi la simple possibilité: «A proposition is a simple possibility in a world w with respect to the conversational background f if, and only if, it is compatible with $f(w)$.»⁵

Concernant le futur simple, nous avons déjà vu que sa valeur modale est plus ou moins évidente selon le contexte. Les arguments pour une analyse modale de cette catégorie sont néanmoins importants:

- 1) La modalité se ressent nettement lorsqu'on compare des phrases contenant le verbe soit au présent soit au futur simple:
 - Je m'embarque* ou *je m'embarquerai dans une semaine.*
 - Nous cessons* ou *nous cesserons le travail à six heures.*
- 2) La valeur temporelle devient inconsistante lorsqu'on retire d'une phrase les compléments de temps, à l'inverse de la valeur modale qui, elle, apparaît plus nettement.
 - Les élections auront lieu en mai prochain / Les élections auront lieu.* (promesse)
 - Bientôt tu seras plus forte. / Tu seras plus forte.* (prédiction)
- 3) Une catégorie grammaticale est caractérisée par un lien constant entre forme et fonction. Étant donné qu'aucune

⁴ Angelika Kratzer, *Words, Worlds, and Contexts. New Approaches in Word Semantics*, éd. par Hans-Jürgen Eikmeyer et Hannes Rieser, Berlin, New-York: Walter de Gruyter 1981, p. 43.

⁵ Angelika Kratzer id.

variation formelle ne communiquerait un passage de catégorie temporelle à catégorie modale, envisager deux catégories grammaticales dans le futur simple reviendrait à admettre son ambiguïté.

En conséquence, il sera considéré pour cette analyse que les phrases contenant un verbe au futur simple expriment un domaine et une relation modale de simple nécessité⁶ comme la périphrase *devoir + infinitif*.

En ce qui concerne les formes modales islandaises, aucune étude systématique de ces formes n'ayant été faite, il n'est pas possible de dire avec sûreté avec quel opérateur elles fonctionnent ni comment leur domaine est composé.

2. La notion de contexte selon la théorie de la pertinence

La grande particularité de la théorie de la pertinence⁷ sur laquelle E.-A. Gutt base sa définition de la traduction, est de considérer les opérations inférentielles durant les interprétations d'énoncés comme indispensables. Ces opérations inférentielles sont régies par un principe particulier que les auteurs de la théorie, D. Sperber et D. Wilson, nomment le «principe de la pertinence». Selon ce principe une interprétation optimale donne lieu à un effet cognitif dont la taille est proportionnelle à l'effort consenti pour l'obtenir. Donc un effort important devra être contrebalancé par un effet cognitif d'autant plus élevé, alors qu'un effort moindre couronné par un effet cognitif même limité peut s'avérer tout aussi avantageux. Tout dépend bien sûr des attentes de l'interpréteur. Ces opérations inférentielles consistent à trouver un ensemble d'images mentales (propositions ou hypothèses) qui associé à une forme

⁶ Cf. la définition de Andrea Rocci «Fut(p) = La proposition p est une conséquence de C È N» dans *L'interprétation épistémique du futur en italien et en français: Une analyse procédurale*. In: *Cahiers de Linguistique Française*, 22: 219–239, 2000, p. 267, où C représente un ensemble de propositions contextuelles et N un ensemble de «circonstances normales» selon les propres termes utilisés par l'auteur.

⁷ Dan Sperber et Deirdre Wilson *Relevance Communication and Cognition*, second Edition, Oxford: Blackwell Publishing, 1995.

désambiguïsée de la phrase à interpréter, soit se retrouvera enrichi d'une nouvelle proposition (extension contextuelle), soit sera renforcé en terme de crédibilité (une ou plusieurs de ses propositions seront plus crédibles qu'elles n'étaient avant l'interprétation de l'énoncé). Cet ensemble de propositions auquel l'interpréteur associe la phrase à interpréter s'appelle le contexte, selon la terminologie de D. Sperber et D. Wilson. Le contexte dans le cadre de cette théorie n'est donc pas quelque chose de préétabli comme c'est le cas dans la plupart des autres théories de pragmatique mais est sélectionné par le destinataire de l'énoncé selon le principe de la pertinence.

Certains contextes sont plus accessibles que d'autres et exigent moins d'efforts lorsqu'ils sont utilisés pour l'interprétation d'énoncés. Pour le lecteur d'un roman, les images mentales les plus accessibles au moment de la lecture d'une phrase sont certainement celles qu'il vient d'interpréter à partir des phrases du même passage. Ces images mentales constituent ce que nous appellerons le contexte immédiat du passage. Elles jouent un rôle particulièrement important pour l'analyse des traductions car elles représentent un environnement cognitif mutuel de l'auteur (du texte original ou de sa traduction) et de ses lecteurs.⁸

3. Matériel de l'analyse

L'analyse est fondée sur un corpus de cent cinquante exemples de traduction en islandais de passages en français contenant une forme verbale au futur simple. La majorité des passages proviennent des œuvres suivantes:

- *L'Amant* de Marguerite Duras
- *La Valse aux adieux* de Milan Kundera

Ces deux romans présentent une grande variété dans l'usage du futur simple. Le style narratif de *L'Amant* fait qu'il y a beaucoup d'exemples

⁸ Un environnement est dit mutuellement cognitif pour x et y lorsqu'il est manifeste (= représentable) pour x et pour y que tous les éléments de cet environnement sont manifestes pour x et y.

de futur des historiens alors que dans les nombreux dialogues de *La Valse aux adieux* le futur est le plus souvent descriptif.⁹

Des caractéristiques communes aux exemples traduits par une même forme islandaise ont été systématiquement recherchées. La principale caractéristique des exemples où le futur simple est traduit avec une forme modale est que certains éléments de l'action, le plus souvent le cadre temporel mais aussi parfois l'objet direct, sont indéterminés et ne possèdent pas de référence dans le contexte immédiat.

1. «il dit qu'il sait déjà que lui je le tromperai et aussi que je tromperai tous les hommes avec qui je serai.» (*L'Amant*¹⁰, 54)
 «hann segist vita nú þegar að ég muni verða honum ótrú eins og ég verði ótrú hverjum þeim manni sem ég eigi eftir að binda trúss mitt við.» (*Elskhuginn*¹¹, 48–49)

Le lecteur n'a aucune difficulté à trouver les références pour les pronoms personnels: «Il» et «lui» se réfèrent à l'amant de Marguerite Duras et «je» fait référence à Marguerite Duras adolescente, personnage principal du roman. Par contre aucun mot dans la phrase n'indique de circonstance temporelle pour l'action de «tromperai» et de «serai». Plusieurs phrases précédentes du même passage, telles «Je (= Marguerite Duras) lui (= son amant) dis de venir, qu'il doit recommencer à me prendre. Il vient... », «Je (= id.) lui (= id.) dis ce désir de lui» suggèrent l'image d'une relation sexuelle imminente entre les deux personnages. L'action de «tromper» n'a donc pas sa place dans ce contexte et le lecteur est obligé de lui attribuer un cadre temporel extérieur au moment de l'énoncé. Aucun indice ne permet de déterminer ce cadre d'une quelconque manière.

2. «Elle fera finalement ce que sa mère voudra.» (*L'Amant*, 90)
 «Hún mun á endanum gera eins og móðir hennar vill.» (*Elskhuginn*, 83)

⁹ Pour les définitions des termes «futur des historiens» et «usage descriptif» v. Andrea Rocci, *L'interprétation épistémique du futur en italien et en français: Une analyse procédurale*. In: *Cahiers de Linguistique Française* 22: 219–239, 2000, p. 251.

¹⁰ Marguerite Duras, *L'Amant*, Paris: Les Editions de Minuit, 1984.

¹¹ Marguerite Duras, *Elskhuginn*, traduit par Hallfríður Jakobsdóttir, Reykjavík: Íðunn, 1986.

Le pronom «Elle» se rapporte à Hélène Lagonelle, un personnage secondaire de l'histoire, dont le passage fait la description. Deux éléments de la phrase n'ont pas de référence dans le passage: l'adverbe «...finalement... » alors que le passage ne communique aucune période dont les actions «fera» et «voudra» seraient situées dans la phase finale, et le pronom relatif composé «ce que», objet direct de ces deux formes verbales. Pour ce pronom on pourrait accorder comme référence la proposition [vouloir marier sa fille] suggérée par la phrase du contexte immédiat «ils (= les parents) cherchent à la (= Hélène Lagonelle) marier au plus vite», mais on s'étonnera du changement de sujet: «...ils... » dans cette phrase et «...sa mère... » dans la phrase contenant ces deux verbes au futur simple.

Dans beaucoup d'exemples traduits avec une forme modale, le cadre temporel de l'action du verbe au futur simple est une projection dans le futur que le lecteur ne connaît pas et doit lui-même interpréter.

3. «Pendant tout le temps de notre histoire, pendant un an et demi nous parlerons de cette façon, nous ne parlerons jamais de nous.» (*L'Amant*, 62)

«Í gegnum allt okkar samband, í eitt og hálf ár verða samræður okkar með þessum brag, við tölum aldrei um okkur.» (*Elskhuginn*, 56)

Le lecteur doit lui-même imaginer comment la relation entre les deux amants évoluera après le cadre présent de l'histoire.

La projection dans le futur est souvent imposée par un adverbe ou une locution adverbiale tels que «jamais», «toujours», «une fois», qui n'ont pas de référence fixe:

4. «Ce que j'ignorerai toujours c'est le genre de faits concrets qui la faisaient chaque jour nous quitter de la sorte.» (*L'Amant*, 22)

«Það sem verður mér ætíð hulið, er hver var yfirleitt upp-

spretta þeirrar sannfæringar sem greip hana og leiddi til þessarar uppgjafar.» (*Elskhuginn*, 19)

5. «rien n'en atteint encore la perfection, rien n'en atteindra jamais la perfection» (*L'Amant*, 83)
 «ekkert jafnast enn á við fullkomleika hans, ekkert mun nokkurn tíma ná að skerða fullkomleika hans» (*Elskhuginn*, 75–76)
6. «Je lui dis que de ma mère une fois je me séparerai, que même pour ma mère une fois je n'aurai plus d'amour.» (*L'Amant*, 58)
 «Ég segi að einn góðan veðurdag muni ég skiljast við móður mína, að einn góðan veðurdag muni ég meira að segja hætta að elska móður mína.» (*Elskhuginn*, 53)

Une autre caractéristique commune à beaucoup d'exemples traduits avec une forme modale est le fait qu'une phrase antonyme à celle contenant le verbe au futur simple y est facilement inférable.

7. «je vous apporterai mon aide même si je vous désapprouve.» (*La Valse aux adieux*¹², 45)
 «ég skal liðsinna þér þótt ég sé ekki sammála þér.» (*Kveðjuvalsinn*¹³, 29)

Les deux personnages conversant dans ce passage sont Klima et Bertleff. Klima confesse à Bertleff que son amante est enceinte et qu'il veut la persuader d'avorter. Bertleff est fondamentalement opposé à l'avortement mais promet néanmoins son soutien à Klima sur base de leur amitié réciproque. Le lecteur est donc confronté à des propositions contradictoires, d'une part [Bertleff est opposé à l'avortement] et donc [Bertleff n'apporte pas son aide à Klima] et d'autre part [Bertleff apporte son aide à Klima] suggéré par la phrase contenant un verbe au futur simple.

¹² Milan Kundera, *La Valse aux adieux*, traduit du tchèque par François Kerel, Paris: Gallimard, « Folio », 1986.

¹³ Milan Kundera, *Kveðjuvalsinn, skáldsaga*, traduit par Friðrik Rafnsson, Reykjavík: Mál og menning, 1992.

8. «Ces cheveux remarquables je les ferai couper à vingt-trois ans à Paris» (*L'Amant*, 24)

«Þetta athyglisverða hár á ég eftir að láta klippa tuttugu og þriggja ára gömul í París» (*Elskhuginn*, 20)

Dans ce passage Marguerite Duras évoque la beauté de sa chevelure lorsqu'elle était adolescente: «Mes cheveux sont lourds souples douloureux, une masse cuivrée qui m'arrive aux reins», «On dit souvent que c'est ce que j'ai de plus beau». Le lecteur ne s'attend donc pas à apprendre qu'elle ait fait couper ses cheveux mais s'attend plutôt à la proposition inverse, [Marguerite Duras ne fait pas couper ses cheveux].

4. Le choix de la forme modale

Dans ce chapitre nous allons nous pencher sur les motifs qui incitent le traducteur à traduire le verbe au futur simple avec une forme modale lorsque la phrase, soit inclut des éléments indéterminables à travers le contexte immédiat, soit contredit le contexte général du passage. Ce qui nous intéresse c'est de comprendre comment la modalité facilite l'interprétation d'une phrase qui présente une de ces caractéristiques sémantiques. Nous allons d'abord tenter de répondre à cette question en imaginant un modèle général d'interprétation de phrase à éléments indéterminés où la modalité jouerait un rôle central.

Imaginons un interlocuteur interprétant une phrase modale et découvrant que certaines circonstances de l'action exprimée par le verbe sont indéterminées. Il cherche une explication dans le contexte immédiat mais n'en trouve aucune qui soit satisfaisante. D'autre part, il sait que le locuteur a exprimé sa phrase avec un verbe modal parce qu'il était persuadé qu'en identifiant le domaine associé à ce verbe son interlocuteur ressentirait un effet cognitif positif. Or l'effet cognitif que ce dernier recherche en premier lieu est l'identification des circonstances indéterminées de l'action. Il considère donc que ce sont justement ces circonstances que le locuteur avait l'intention de lui faire inférer à travers le domaine. Il imagine alors un monde où la phrase serait vraie et lui associe les propositions circonstanciellelles qui lui semblent les plus pertinentes.

Le rôle spécifique de la modalité dans ce processus d'interprétation est de confirmer aux yeux de l'interlocuteur l'intention du locuteur de communiquer la pertinence des circonstances de l'action. En d'autres mots l'interlocuteur est plus directement convaincu de la pertinence incluse dans ces circonstances, grâce à la modalité du verbe.

Il n'y a bien sûr aucun moyen de prouver de façon irréfutable que ce soit exactement cette fonction-là que le traducteur a en tête lorsqu'il choisit une forme modale pour traduire le futur simple. Nous pouvons néanmoins argumenter cette hypothèse en montrant que les circonstances de l'action du verbe exprimé au futur simple sont particulièrement pertinentes dans les exemples traduits avec une forme modale. Vérifions cet argument dans deux exemples caractéristiques du matériel.

- 2.¹⁴ «Elle fera finalement ce que sa mère voudra.» (*L'Amant*, 90)
 «Hún mun á endanum gera eins og móðir hennar vill.»
 (*Elskhuginn*, 83)

Le contexte immédiat ne permet ni de définir les causes de l'action de «fera», ni son complément, même si pour ce dernier le lecteur peut substituer l'infinitif «se marier» au pronom «ce». Pour comprendre plus précisément ce que la mère a pu forcer sa fille à faire, et par quel moyen, le lecteur utilise les connaissances qu'il a acquises à travers la lecture du passage concernant ces deux participants à l'action, Hélène Lagonelle, sujet de «fera», et sa mère. Le lecteur a pu à partir de phrases du même passage comme par exemple «Elle a peur, elle se met à côté de vous, elle reste là à ne rien dire, souvent à pleurer» interprété qu'Hélène Lagonelle était un personnage introverti et mal dans sa peau, ce qui pouvait la rendre vulnérable à des pressions de l'entourage. Au sujet de la mère, il a pu interpréter qu'elle avait un caractère dominateur et de là imaginer qu'elle exerçait une pression intolérable sur sa fille. L'identité du complément direct de «fera» peut très bien être «se marier» comme déjà suggéré, mais le lecteur peut également se satisfaire du pronom sans référen-

14 v. p. 37.

ce. Le seul fait que la mère ait exercé des pressions sur sa fille peut lui sembler cognitivement intéressant.

Il y a bien d'autres manières d'identifier les circonstances de «fera» mais quelle que soit son cheminement de pensée, le lecteur sera toujours guidé dans sa recherche par la certitude que l'auteur a considéré ces circonstances comme mutuellement pertinentes. Donc, au delà de l'événement exprimé par la phrase, le lecteur peut aussi retenir comme circonstances des faits plus généraux comme par exemple le fait qu'à cette époque les parents dominaient ou cherchaient beaucoup plus à dominer leurs enfants qu'ils ne le font maintenant. Cette remarque peut sembler intéressante à plusieurs égards. D'abord parce qu'elle renforce l'image d'une société coloniale répressive, mais aussi parce qu'elle met en évidence la particularité du milieu familial de Marguerite Duras, où l'autorité parentale était considérablement affaiblie par les problèmes psychiques de la mère et par l'absence du père.

8.¹⁵ «Ces cheveux remarquables je les ferai couper à vingt-trois ans à Paris» (*L'Amant*, 24)

«Þetta athyglisverða hár á ég eftir að láta klippa tuttugu og þriggja ára gömul í París» (*Elskhuginn*, 20)

Comme expliqué dans le chapitre précédent le contexte immédiat de cet exemple suggère une proposition de sens opposé: [Marguerite Duras (= je) ne fait jamais couper ses cheveux (= les)]. Pour interpréter «je les ferai couper... » le lecteur doit imaginer un monde où cette phrase serait vraie et en déterminer les circonstances. Certaines de ces circonstances sont exprimées dans la phrase, comme le lieu «Paris», et la référence temporelle «vingt-trois ans», qui correspond à une époque postérieure de huit ans au cadre temporel du roman.

La phrase du passage «On dit souvent que c'est ce que j'ai de plus beau et moi j'entends que ça signifie que je ne suis pas belle» peut suggérer que Marguerite Duras était prête

¹⁵ v. p. 40.

depuis longtemps à sacrifier ses cheveux pour que les gens découvrent d'autres aspects de son physique, une remarque qui souligne son caractère indépendant et sa forte personnalité. Une autre façon d'influencer l'image du personnage est d'imaginer cette décision de couper les cheveux comme un coup de tête, interprétation qui révélerait un côté impulsif ou même instable du caractère. Beaucoup d'éléments dans le roman pourraient servir d'explication à ce trait de caractère comme l'agressivité du frère de Marguerite Duras ou les problèmes psychiques de la mère.

Toutes ces images mentales sont inférables par le lecteur et potentiellement pertinentes en fonction bien sûr de son interprétation personnelle du texte à ce stade précis de la lecture. C'est également en fonction de son interprétation personnelle que le lecteur attribuera à ces circonstances des degrés de crédibilité différents.

Nous avons donc démontré que dans ces deux exemples du matériel les circonstances de l'action du verbe exprimé au futur simple étaient effectivement pertinentes et que le lecteur disposait de nombreux moyens de les inférer. Remarquons également que si nous modifions la traduction de ces passages en mettant le verbe au présent nous constatons que la phrase incite moins à identifier les circonstances de l'action. Comparons les deux traductions à leur modification:

«Hún mun á endanum gera eins og móðir hennar vill»
 «Á endanum gerir hún eins og móðir hennar vill»
 «Þetta athyglisverða hár á ég eftir að láta klippa tuttugu og þriggja ára gömul í París»
 «Þetta athyglisverða hár læt ég klippa tuttugu og þriggja ára gömul í París».

Avec le présent indicatif le lecteur interprète que l'auteur veut simplement communiquer la description d'un événement. L'indétermination de certaines circonstances de cet événement peut être considérée comme due à un effet de style, délibérément choisi par l'auteur. Le lecteur pourrait en effet imaginer que le langage soit

volontairement elliptique, ce qui l'inciterait à trouver une explication pour ces éléments obscurs de la phrase. Mais rien n'empêcherait le lecteur de considérer ce langage elliptique comme involontaire, s'il pensait par exemple que la narratrice ne se rappelait plus de tous les détails de l'événement. Rien n'empêcherait non plus le lecteur de ne pas tenir compte de toutes les circonstances de l'action et de ne garder de la phrase que les éléments les plus facilement interprétables. Le choix de la procédure d'interprétation est donc plus large lorsque le verbe est au présent. La modalité insiste beaucoup plus sur la pertinence des circonstances de l'action.

5. Les caractéristiques des phrases traduites avec le présent

Pour confirmer cette explication concernant le critère utilisé par le traducteur il serait nécessaire de faire une analyse systématique des exemples traduits avec le présent afin de vérifier s'ils présentent effectivement les caractéristiques inverses de ceux traduits par une forme modale, à savoir que toutes les références des mots indéterminés de la phrase soient facilement inférables à partir du contexte immédiat. Une étude limitée aux deux ouvrages déjà cités, *L'Amant* et *La Valse aux adieux* confirme cette hypothèse. Voyons deux exemples caractéristiques :

9. «Parce que cet enfant est la seule chose que tu possèdes, dit la quadragénaire. Si tu fais passer l'enfant, tu n'auras plus rien» (*La Valse aux adieux*, 105)

«„Vegna þess að barnið er það eina sem þú átt,“ sagði sú fertuga. „Ef þú gloppar barninu út úr höndunum á þér, hefurðu bókstaflega ekkert í höndunum ...“» (*Kveðjuvalsinn*, 67)

Le pronom personnel de «tu n'auras plus rien» ne pose aucun problème puisque il se réfère à Ruzena, un des personnages principaux du roman. Les circonstances de «auras plus rien» sont complètement éclaircies par les deux propositions précédentes «...cet enfant est la seule chose que tu possèdes» et «tu fais passer l'enfant». En fait ces deux phrases à elles-seules peuvent constituer un ensemble dont *p*

[Ruzena n'a rien] serait la conséquence logique. Nous pouvons d'ailleurs tester cette relation logique en joignant ces phrases de la manière suivante: [l'enfant est la seule chose que Ruzena possède] ET [Ruzena fait passer l'enfant] SI BIEN QUE p [Ruzena n'a plus rien].

10. «Je t'attendrai à 4 heures devant la brasserie.» (*La valse aux adieux*, 50)

«Ég bið eftir þér fyrir framan kaffihúsið klukkan fjögur.» (*Kveðjuvalsinn*, 33)

Ici également les références des pronoms sont évidentes «Je» représente Klima et «t'» Ruzena, deux des personnages principaux du roman. La proposition [Klima attend Ruzena à 4 heures devant la brasserie] est sans ambiguïté puisque les phrases du passage «On peut se voir à 4h» et «Il fallut ensuite convenir d'un lieu de rendez-vous. Ruzena proposa la grande brasserie de la station», expriment l'organisation d'un rendez-vous au lieu et à l'heure concernée.

Il y a néanmoins des phrases contenant des éléments dissociés du contexte mais dont le verbe au futur simple est malgré cela traduit avec le présent. Une caractéristique commune à ces exemples est que la proposition p ne doit pas y être interprétée littéralement. Reprenons l'exemple n.9 (v. p. 12) pour examiner cette caractéristique:

11. «Parce que cet enfant est la seule chose que tu possèdes, dit la quadragénaire. Si tu fais passer l'enfant, tu n'auras plus rien et il te crachera dessus.» (*La Valse aux adieux*, 105)

«Ef þú gloprar barninu út úr höndunum á þér, hefurðu bókstaflega ekkert í höndunum og hann hrækir á þig.» (*Kveðjuvalsinn*, 67)

La seconde forme au futur simple de ce passage «crachera» est traduite avec le présent alors que le syntagme [Klima crache] a peu de sens par apport aux phrases du contexte immédiat. Mais [cracher sur quelqu'un] peut vouloir dire [mépriser quelqu'un] ce qui est déjà plus facilement fiable à la phrase précédente, puisque quelqu'un qui ne possède

plus rien peut devenir un sujet de méprise pour une personne sans cœur. Or le personnage de Klima, dans le contexte du passage, est justement dépeint comme égoïste.

Il est donc clair que le traducteur ne veut pas inciter le lecteur à saturer les éléments de *p* si celui-ci est seulement une interprétation d'une autre proposition *p'* qui elle-même est facilement associable au contexte immédiat.

Dans l'exemple suivant le style métaphorique tourne à la caricature, rendant l'interprétation littérale des phrases encore plus inutile.

12. «Je n'admets que les chiens policiers ou les chiens de chasse, disait le père. Mais je ne comprends pas les gens qui ont un chien chez eux. Bientôt les femmes cesseront de mettre des enfants au monde et il y aura des caniches dans les berceaux!» (*La valse aux adieux*, 60)

«„Ég get ekki fallist á að hér séu aðrir hundar en lögregluhundar eða veiðihundar,“ sagði faðir hennar. „Ég get ómögulega skilið fólk sem er með hunda heima hjá sér. Bráðum hætta konurnar að eignast börn og hafa hvolpa í vöggunum!“» (*Kveðjuvalsinn*, 39)

Conclusions

Dans l'introduction nous avons posé la question du degré de similitude entre la phrase du texte originel et la phrase traduite: Comment le traducteur peut savoir ce qui sera pertinent pour son lecteur dans la phrase originelle si le seul environnement mutuellement cognitif entre lui et son lecteur est l'ensemble des propositions du contexte immédiat du passage ? Le degré de similitude entre deux propositions s'évalue en termes de propriétés logiques communes. En comparant le futur simple avec l'ensemble des formes modales choisies pour le traduire nous constatons que la propriété logique commune est la relation logique qui lie la proposition à son domaine. Donc entre «fera» dans l'exemple n.2 (v. p. 6) et sa traduction *mun ... gera* le point commun est que l'action de «faire» (≈

gera) est logiquement liée à un certain ensemble de propositions. La question était donc: comment le traducteur évalue-t-il la pertinence de cette relation logique entre *p* et son domaine ? La réponse apportée par l'analyse des exemples est que le traducteur se base sur un critère purement sémantique. Ce critère est la présence dans la phrase française d'éléments indéterminés sans référence dans le contexte immédiat. Pour expliquer l'importance de ce critère nous avons ensuite émis l'hypothèse que la présence de tels éléments dans la phrase française était l'indice aux yeux du traducteur d'une fonction particulière de la modalité qui est d'insister sur la pertinence du contexte (ou du monde) dans lequel la phrase doit être interprétée.

ÚTDRÁTTUR

Íslenskar þýðingar á franskri ósamsettri framtíð

Ósamsett framtíð í frönsku hefur enga samsvörun í íslenska sagnkerfinu og þýðendur sem fást við sagnmyndir af þessari formgerð þurfa að velja á milli mismunandi staðgengla. Í þessari grein er reynt að greina hvenær þýðandi ákveður að nota háttarsögn, eins og t.d. sögnina *munu* eða *skulu* ásamt nafnhætti aðalsagnarinnar, frekar en nútíð í framsöguhátti. Merkingarfræðileg rannsókn á slíkum dæmum bendir til þess að þegar háttarmyndir eru valdar í íslenskri þýðingu eru sumir merkingarlegir þættir sem tengjast verknadinum oft óákveðnir í franska textanum og hafa enga viðmiðun í setningum í sama samhengi. Annað sem getur einkennt franska textann er að samhengið hvetji lesandann til að álykta setningu með andstæðumerkingu. Sú tilgáta er sett fram í greininni að þýðandi velji sérstaklega háttarmynd í þessum tilvikum til að fullvissa lesandann um að samhengið sem setningin er sönn í sé vitsmunalega mikilvægt. Þessi tilgáta myndi styðja þá kenningu Ernst August Gutts að þýðing sé alltaf háttuð sérstaklega til að auka vitsmunaleg áhrif textans því hún bendir til þess að háttarmyndin sé valin einungis þegar lesandinn fær tækifæri í gegnum túlkun hennar til að álykta nýjar gildismiklar röksetningar án erfiðleika.

ABSTRACT

Icelandic Translations of the French Simple Future

The French simple future has no equivalent in the Icelandic verbal system and translators confronted with a verbal form from this category have to choose a substitut which express only part of the meaning. In this article we investigate how translators decide to use a modal form, like f.ex. *munu* + infinitif, or *skulu* + infinitif, rather than the present. Samples analysis indicate that when a modal form is used in Icelandic, certain components of the action which in French is expressed through the simple future are undefined and have no reference in the sentences of the same passage. This is especially true for the temporal frame and the direct object. Another characteristic in the French text is that the sentence seems to contradict the general context of the passage from which one would rather infer a proposition expressing the opposite meaning. The hypothesis which is made in this article is that translators use a modal form when the French text has one of these characteristics in order to ensure the reader that the context in which the sentence is true is cognitively relevant. This hypothesis could add credit to the theory of Ernst August Gutt who defines translation as a relevant driven cognitive activity, because it would indicate that the modal form is especially chosen when it leads to the interpretation of new propositions with a minimal effort.